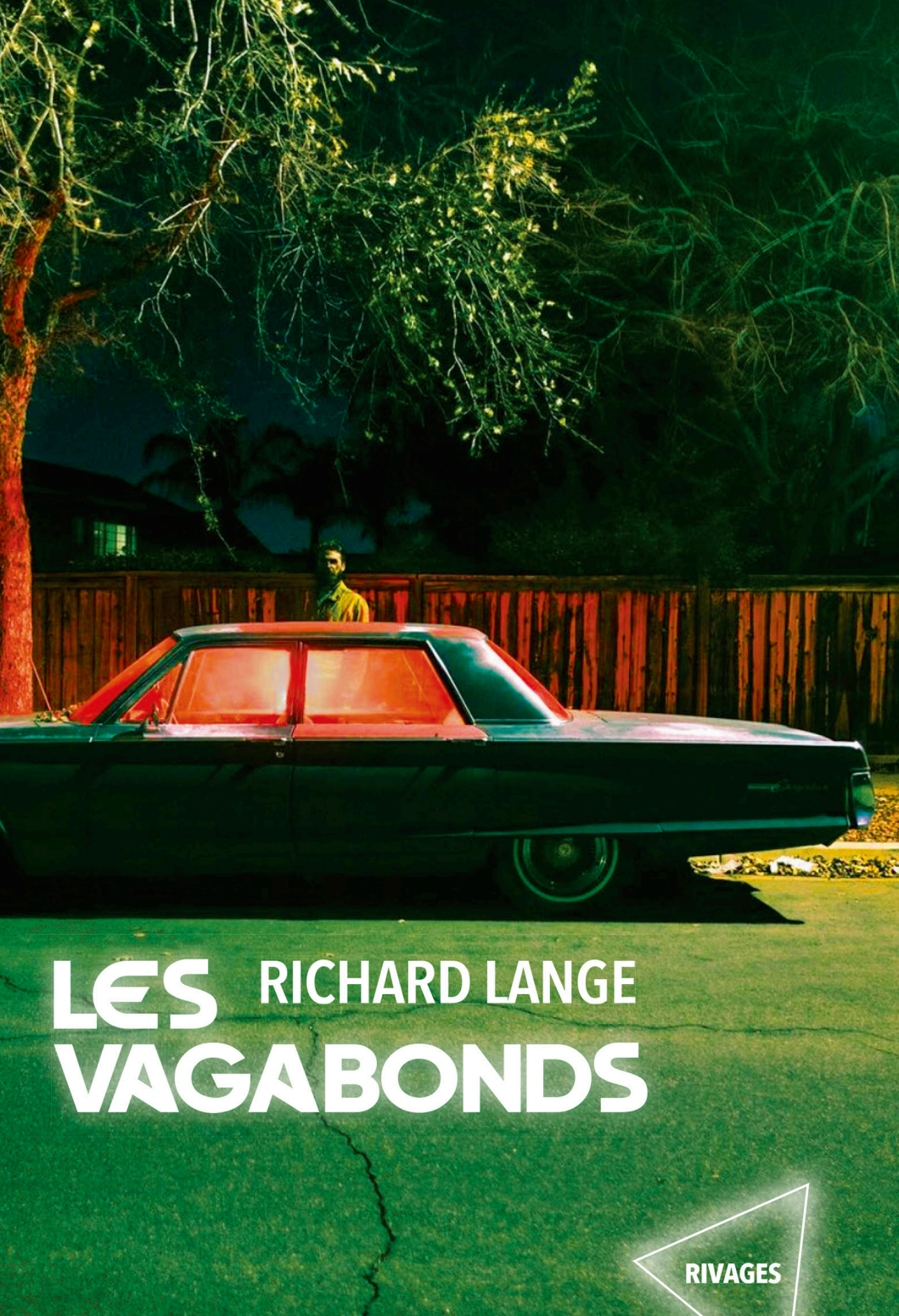

RICHARD LANGE

LES VAGABONDS

RIVAGES

Été 1976. Jesse et son frère Edgar, handicapé mental, sont sur la route à la recherche de victimes. Ce sont des « vagabonds », des êtres nocturnes obligés de consommer du sang humain pour survivre. Depuis soixante-dix ans, ils se cachent en marge de la société, errant de ville en ville, traquant les laissés-pour-compte dont ils se nourrissent. Une nuit, les deux frères rencontrent une jeune femme qui bouleverse leur sinistre routine et plonge leur existence dans le chaos. Au cours de leur cavale, ils croiseront le chemin d'un gang de motards et d'un père aux trousses du meurtrier de son fils, pour aboutir à Las Vegas à la veille du bicentenaire des États-Unis.

Richard Lange est né en 1961 à Oakland, Californie. Il est l'auteur d'un recueil de nouvelles et de trois romans parus chez Albin Michel dans la collection « Terres d'Amérique ». Il a été lauréat de la fondation Guggenheim et récompensé par le prix Dashiell Hammett.

« Le meilleur roman de vampires que j'ai lu depuis *Laisse-moi entrer*. » Stephen King

« Une chevauchée gothique au Far West. » Michael Farris Smith

RICHARD LANGE

LES VAGABONDS

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par David Fauquemberg

RIVAGES/IMAGINAIRE

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Valentin Baillehache

Couverture : © programzero

Titre original : *Rovers*

© Richard Lange, 2021
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2024,
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-6195-3

Pour Kim Turner

« Il y a des ténèbres dans la vie et il y a des lumières, et vous êtes l'une des lumières, la lumière de toutes les lumières. »

Bram Stoker, *Dracula*

« Que la foi évince les faits et les chimères le souvenir ; je regarde au plus profond et je crois. »

Herman Melville, *Moby Dick*

« La nuit est un monde qui s'éclaire lui-même. »

Antonio Porchia

1

Jesse fait le vieux rêve pour la première fois depuis des mois. Il ne dort pas beaucoup ces derniers temps et quand il dort, il ne rêve pas. Les mauvais jours, il reste allongé là des heures à se retourner sur son lit ; les bons, ses paupières tombent et il meurt jusqu'à ce que le soleil se couche. Mais aujourd'hui, il contemplait le plafond jauni de taches d'humidité de sa chambre de motel, en écoutant la femme de ménage se disputer avec le gérant dehors, sur le parking, Edgar qui ronflait sur l'autre lit, et l'instant d'après, le rêve ! Réapparu comme un ami qu'il n'avait pas conscience de tant regretter jusqu'à ce que, hey, le voilà de retour ce vaurien. C'est le seul rêve que Jesse fait, alors il lui est cher. Le seul moment où ce monde n'est pas juste ce qu'il est.

Il marche sur une route, toujours la même, une route qu'il a parcourue dans sa vie éveillée, mais qu'il n'arrive pas à situer exactement. Les environs de Barstow peut-être, ou ceux de Las Cruces. Une terre broussailleuse, où la végétation est hérissée d'épines et où le vent chaud ne s'arrête jamais de souffler, où des rails de chemin de fer fendent les lacs salés comme de vieilles balafres saillantes et où l'air est si limpide que quinze kilomètres de distance en paraissent

toujours trois. Il marche seul sur cette route et s'il sait qu'il s'agit d'un rêve, c'est parce qu'il fait jour.

Cela fait plus de soixante-quinze ans qu'il n'est pas sorti dehors pendant la journée. Soixante-quinze ans qu'il n'a pas senti le soleil sur son visage, soixante-quinze ans qu'il ne s'est pas allongé sous un arbre en faisant courir ses doigts sur les ombres de feuilles qui tremblotent sur l'herbe chaude, soixante-quinze ans qu'il n'a pas jeté un coup d'œil à travers ses cils pour repérer un corbeau croassant dans l'éclat de midi. Trois quarts de siècle qu'il vit de nuit, aux heures ébène où les monstres chassent et où les bonnes gens restent à l'abri dans leurs maisons. Depuis qu'il a mué, l'aube est une peine capitale, le moindre rayon de soleil un rasoir chauffé à blanc.

C'est pourquoi la joie le submerge chaque fois qu'il fait son unique rêve, qu'il se retrouve à marcher sur cette route en plein cagnard, sous un ciel où s'étirent des brins de nuages. Un gros lièvre bondissant fait voler la poussière. Une brise transporte des senteurs de sauge. Il tombe sur une cannette de soda vide et tape du pied dedans. Lumière et chaleur s'immiscent dans les taillis les plus froids et les plus obscurs de son être, et s'il devait ne plus jamais se réveiller, ça lui irait très bien. Cela suffirait – la route, le ciel, le soleil – pour l'éternité.

« Jesse. »

Jesse ouvre les yeux. Le plafond est noir. La nuit est tombée.

« Jesse.

– Quoi ?

– J'ai pissé dans ma culotte. »

Jesse se redresse sur le lit. Son frère Edgar est allongé sur celui d'à côté, dans sa propre saleté. Même Abby, la

chatte d'Edgar, ne ferait jamais un truc pareil. En tout cas, elle a été assez maligne pour sauter par terre, sur le plancher. Jesse expire son dégoût. Son intention n'était pas qu'Edgar l'entende, mais il l'a entendu.

« Je suis désolé, dit Edgar, et il se met à pleurer.

– T'inquiète, répond Jesse. Ça t'arrive moins, ces derniers temps. »

Dix années s'étaient écoulées depuis la dernière fois qu'Edgar n'avait pas contrôlé sa vessie, et Jesse ne comprend pas pourquoi ce problème est réapparu. Il a demandé à Edgar si quelque chose lui faisait peur ou le tracassait, mais Edgar dit que non, il doit donc simplement s'agir d'une de ses mauvaises habitudes qui reviennent de temps en temps, comme voler dans les magasins, mentir et disparaître sans prévenir, quelque chose que Jesse va devoir sans cesse lui apprendre à ne pas faire jusqu'à la fin des temps.

Peut-il vraiment être à ce point simple d'esprit ? Apprenez un tour à un chien, un cheval, il ne l'oublie jamais. Alors pourquoi Jesse est-il obligé de rappeler tous les cinq ou dix ans à un adulte qu'on ne vole pas des chips dans les magasins ? Se pourrait-il qu'Edgar le fasse marcher et se régale intérieurement de sa frustration ?

Jesse l'emmène de force jusqu'à la salle de bains, lui dit d'enlever son caleçon et de le mettre dans le lavabo. Edgar ne sanglote plus et semble avoir oublié tous ses pleurs. « Pas trop chaud », supplie-t-il tandis que Jesse tourne les robinets de la douche. Edgar est un grand gaillard d'un bon mètre quatre-vingt-trois, plus costaud que Jesse, épais comme un bœuf et de plus en plus gros au fil des années. Il aura toujours cinquante ans au-dehors et dix dans sa tête, un enfant portant une coquille d'homme, et Jesse devra éternellement veiller sur lui car il l'a promis à leur mère. Que

pouvait-il faire d'autre – les dernières volontés d'une mourante…

Il déballe le carré de savon offert avec la chambre et le tend à Edgar. Edgar le renifle, le lèche et grimace.

« C'est du savon, pas un bonbon, dit Jesse.

– Ça sent le bonbon », réplique Edgar.

Il chante sous la douche, son air préféré du moment, une histoire de camionneurs qui s'unissent pour échapper aux policiers de la Highway Patrol. Il connaît toutes les paroles, y compris les passages parlés, pose même une main sur sa bouche pour imiter le son de la CB.

« Lave bien partout, hurle Jesse pour se faire entendre. Sous les bras, tes fesses aussi.

– Cinq sur cinq, vieux. »

Jesse défait les draps du lit. Le matelas est déjà tellement sale qu'une tache de plus passera inaperçue. Il jette les draps sur le carrelage de la salle de bains, les lavera dans la douche tout à l'heure.

Edgar cesse de chanter. « J'ai faim, dit-il.

– Y a un paquet de Pop Tarts.

– *Vraiment* faim. »

Il manque des lettres à l'enseigne en néon du drive, en face du motel. H MBUR SH K S FR S. La première fois que Jesse et Edgar ont parcouru cette portion de route, elle faisait partie de l'autoroute qui menait de Chicago à Los Angeles. Il n'y avait rien, alors, que des plantations d'orangers, et ils se sont arrêtés par une nuit de janvier glaciale pour contempler les braseros – des réchauds à pétrole qu'on laissait allumés parmi les arbres jusqu'à l'aube pour tenter de réchauffer l'air, empêcher les fruits de geler.

D'épais nuages de fumée s'élevaient des braseros, une fumée graisseuse qui irritait la gorge de Jesse, noircissait les

visages des hommes entretenant les feux. On aurait dit des démons tout juste jaillis de l'enfer, voûtés dans l'éclat orangé des flammes, leurs yeux et leurs dents luisant dans les ténèbres. Cette vision effrayait Edgar, qui se mettait à gémir.

« C'est quoi ? Des revenants ?

– Non, répondait Jesse. Juste des hommes. »

Arrachés dans les années trente, les orangers ont été remplacés par des motels, des stands de hamburgers et des stations-service. Puis une autoroute plus large a été construite quelques kilomètres plus au sud, siphonnant la circulation de l'ancien itinéraire, et motels, restos de hamburgers et stations essence ont fermé leurs portes les uns après les autres. Ceux qui tiennent encore le coup surnagent à peine. Pas de quoi acheter des matelas neufs ou réparer les enseignes lumineuses. Les vitres brisées sont comblées par des planches, et les propriétaires préfèrent payer les factures d'électricité que changer le lino usé. D'ailleurs, les clients qu'ils ont désormais s'en fichent royalement.

Le motel où sont descendus Jesse et Edgar est un fer à cheval de dix bungalows étreignant un parking en gravier. Jesse jette un regard derrière lui pour s'assurer qu'Edgar ne l'a pas suivi dehors, avant de traverser la route en direction du drive. Ce restaurant est l'endroit où se rassemblent les prostituées du coin et où les chauffeurs routiers qui font le détour depuis l'autoroute viennent les chercher. Ils préfèrent venir là car il y a de la place pour garer leurs semi-remorques sur les deux mille mètres carrés d'asphalte envahi par les herbes qui jouxtent le stand de hamburgers, terrain vague jadis occupé par un concessionnaire de voitures d'occasion.

Prostituées et camionneurs mènent leurs négociations autour des quatre tables de pique-nique en bois du drive. Deux filles sont de service ce soir. La première, assise à une

table, tête son Coca Cherry en étudiant le miroir d'un poudrier ; l'autre fait semblant de parler dans le combiné d'un téléphone public. Jesse se dirige vers le guichet et commande un cône de crème glacée au vieil homme qui tient l'endroit. Sa peau fine comme du papier est tellement tirée sur son crâne qu'on le croirait prêt à hurler.

« Comment va ? demande le vieux.

– On fait aller », répond Jesse.

Il prend sa glace et va s'asseoir à une table vide. Les filles lui jettent un coup d'œil mais se détournent aussitôt. Celle avec le poudrier, une grosse blonde, porte minishort et bustier. Un cœur brisé est tatoué sur l'un de ses seins. L'autre fille est une petite mexicaine avec une paupière tombante.

« *Sí*, crie-t-elle dans le téléphone public, *sí* », sans cesser de scruter la route en quête de clients potentiels.

Le vent surchauffé de la nuit qui souffle du désert fait tourbillonner les ordures. Des nuées d'insectes grouillent autour des lampadaires, et les chauves-souris se ruent sur ce festin. Le plateau de la table est bosselé de noms, de dates et de gros mots gravés dans le bois. BIG JOE + MARY. CARL ÉTAIT LÀ. HELLS ANGELS FTW 13/69. Il y a une bite qui crache son foutre, une femme nue à quatre pattes. Faisant glisser son doigt sur les inscriptions, Jesse se demande qui a pu les tailler.

Un grand semi-remorque entre sur le terrain vague. L'engin s'arrête dans une quinte de toux poussiéreuse. L'homme qui descend de la cabine est un cow-boy aux jambes arquées avec un minuscule drapeau américain en papier glissé sous la bande de son Stetson. Il fait deux flexions avant de s'approcher du stand. Là, il incline son chapeau pour saluer Jesse et les filles avant de commander un cheeseburger.

Jesse marche jusqu'au magasin d'alcool d'à côté. Une Chevrolet Monte Carlo en patchwork – pare-chocs bordeaux, portière blanche, couche d'apprêt grise sur le capot – est garée devant. Une sonnette se fait entendre quand Jesse pénètre dans la boutique. Le vendeur, un grand Noir baraqué, ne le regarde même pas. Il a les yeux braqués sur le frigo des bières, au fond du magasin. Là-bas, un autre Noir – un maquereau en chaussures à semelles compensées, pantalon de velours vert et chemise en soie déboutonnée jusqu'au nombril – se dispute avec une putain blanche, maigre dans son jean moulant.

« T'avise pas de me doubler, salope ! menace le maquereau.

– Il m'a donné que vingt dollars, je te jure.

– C'est pas ce que dit Trina, réplique le maquereau.

– Qu'elle aille se faire foutre ! C'est moi qui ai sucé la bite de ce connard, et il m'a filé que ça. » Elle agite dans les airs un billet de vingt dollars. Le maquereau le lui arrache des mains.

« Comment ça, Trina peut aller se faire foutre ? gronde-t-il.

– Qu'elle aille se faire foutre, qu'elle aille se faire foutre, qu'elle aille se faire foutre, répète la fille. Qu'elle aille se faire foutre dans son putain de cul. »

Le maquereau la gifle d'un revers de main. La fille va s'écraser contre la porte vitrée du frigo et retombe en glissant sur le plancher.

« Allez faire vos conneries dehors ! » crie le vendeur.

Le maquereau remonte l'allée vers le guichet sans un regard à la putain. Concentré sur Jesse, il écarquille ses yeux injectés de sang. Jesse soutient son regard.

« Qu'est-ce tu mates, connard ? lance le maquereau, qui s'approche jusqu'à ce que sa poitrine soit collée à celle de Jesse.

– Rien, répond Jesse.

– C'est ta sœur ?
– Non.
– Ta maman ?
– Non.
– Alors te mêle pas de ça. »

Le maquereau sort du magasin, grimpe dans la Monte Carlo et quitte le parking en faisant rugir le moteur.

« Vous voulez quelque chose ? demande le vendeur à Jesse.

– Donnez-moi une petite bouteille d'Old Crow », dit Jesse.

La putain est toujours assise par terre. « Je peux utiliser les toilettes ? demande-t-elle.

– Réservées aux clients, réplique le vendeur en tendant à Jesse la bouteille et sa monnaie.

– Allez, *man*, insiste la fille. Faut que je me nettoie.

– Alors achète un truc. »

La prostituée plonge la main dans son sac, en ressort quelques pièces.

« Tu vends des clopes à l'unité ? Des Kool.

– Non, pas à l'unité.

– J'ai pas assez pour un paquet.

– C'est pas mon problème. »

Jesse pose un dollar sur le comptoir.

« Donnez-lui ses cigarettes, dit-il. Et laissez-la utiliser vos toilettes.

– Merci, *man* », lance la putain dans son dos, tandis qu'il marche vers la sortie.

Il a les yeux levés sur un fin croissant de lune orangé quand la putain ressort du magasin. Il a siroté son whisky et se sent prêt à faire ce qu'il doit faire.

« Tu m'attendais ? » demande la fille. Elle a repris ses esprits après la gifle qui l'a envoyée au tapis, a retrouvé son insolence.

« Peut-être », répond Jesse.

La prostituée tire une latte sur sa cigarette, souffle la fumée et fait un truc avec ses hanches, un petit roulement.

« Tu veux qu'on se file un rancard ? dit-elle.

– C'était qui ce gars, celui qui vous a tapé ?

– Sugar ? C'est personne.

– Il va me causer des ennuis ?

– C'est personne, je te dis. »

Un autre camion, gros comme deux éléphants, s'engage sur le parking. Les yeux de la prostituée bondissent sur lui. « Quel genre de fête tu cherches ? demande-t-elle à Jesse.

– C'est pas pour moi, répond Jesse. C'est pour mon frère.

– Il peut pas se débrouiller tout seul ?

– Il est un peu lent. »

La putain grimace. « Je fais pas ça avec des gogols, dit-elle.

– Je paierai un petit extra. »

La putain se tourne à nouveau vers le camion, songeant que ce serait sans doute de l'argent plus facile. Elle repousse brusquement un papillon de nuit qui a rebondi sur son visage.

« Il est où ? demande-t-elle.

– Au motel, juste en face.

– Faut me donner dix dollars rien que pour traverser, et je promets rien tant que je l'aurai pas vu », dit la putain.

Jesse sort l'argent de la poche de sa chemise et le lui donne. Il pense un instant lui offrir du whisky, mais ne veut pas de sa bouche sur le goulot.

2

Le Petit Diable est de mauvais poil, il me file des coups de pied il griffe il gueule : *Nourris-moi, fils de pute*. Je me roule en boule sur le lit, je me mets sur le ventre sur le dos mais pas moyen. Il arrête pas de rager dans le creux de mon ventre, un gros crapaud cornu avec des dents d'opossum et une langue de serpent qui mord. Y a rien que des trous noirs à l'endroit de ses yeux, mais il renifle le sang à un kilomètre. Sa peau lâche un venin qui brûle pire que le feu.

Jesse ramène une fille. Elle a les cheveux blonds et des jambes toutes maigres. Elle a un jean déchiré et un tee-shirt jaune qui laisse voir son nombril. Ses yeux sont bleus mais un autre bleu que le jean. Abby siffle et va se planquer sous le lit. La fille dit, Y a quelqu'un qui m'apprécie pas. Je dis, Elle aime pas les étrangers. La fille montre la télé du bout du nez et demande, Tu regardes quoi ? Une histoire de tarentule géante, je dis. La vérité, c'est que je fais pas vraiment attention depuis tout à l'heure. Je suis trop occupé à me bagarrer avec le Petit Diable. Il déboule d'un seul coup, méchant comme il est, à me ronger les os et à me gratter si profond que je peux pas me gratter.

Je te présente Candy, dit Jesse, lève-toi et montre-lui tes bonnes manières. Je me lève et je lui tends la main en disant,

Ravi de faire votre connaissance miss Candy, ça vous êtes drôlement jolie. Candy demande à Jesse, C'est ton frère ? On dirait plutôt ton père. Notre papa est mort, je lui réponds, notre maman aussi. Ma mère aussi est morte, dit Candy. Vous avez pleuré quand elle est morte ? je lui demande. Moi j'ai pleuré quand ma maman est morte. Candy sourit. Elle a une dent cassée. File-moi vingt de plus et je m'occupe de lui, elle dit à Jesse.

Vous voulez que je vous chante un truc ? je lui demande. Candy se tourne vers Jesse. Il fait oui de la tête. Tu connais quoi ? demande Candy. Vous aimez les vieilles chansons ? je réponds. Carrément, dit Candy alors je lui chante la préférée de Maman. *Je ne veux pas mourir au printemps quand tout brille alentour et que les jeunes fleurs pointent joliment leur nez hors du sol silencieux.*

Jesse s'approche dans le dos de Candy avec son cran d'arrêt. Il lui écrase sa main sur la bouche lui bascule la tête en arrière la plante en pleine gorge. Il troue une giclante du premier coup. Un gros jet de sang traverse la chambre. Les yeux bleus de Candy deviennent vraiment grands. Elle essaie d'enlever la main de Jesse de se dégager mais pas moyen. Un autre jet et ses jambes lâchent. Un autre et ses mains battent en l'air et tombent.

Jesse s'assied au bord du lit avec Candy sur ses genoux. Viens là, il dit, que ça se perde pas. Je colle mes lèvres au trou dans la gorge de Candy. Le sang chaud me remplit la bouche. Je suce et avale suce et avale. Faut se dépêcher de boire autant qu'on peut avant que le cœur lâche. Abby aussi se nourrit. Elle sort de sous le lit et lèche le sang par terre. Candy était une méchante fille. Son sang a goût d'eau sale. Le Petit Diable s'en fiche. Il boit tout son soûl et il se calme, moi j'ai plus faim plus mal non plus.

Des fois Jesse me laisse mettre la radio pendant qu'on roule, des fois non. Ce soir il veut du calme. Il me laisse même pas tapoter avec mes doigts. Y a pas d'autres voitures sur la route. Il fait noir et noir et plus noir encore. Rien à regarder à part la ligne en pointillé. Je fais comme si c'est des épis de maïs et la Ford un cochon qui les bouffe. Je fais comme si c'est des lapins et la voiture un chien de chasse.

On est loin d'Hollywood ? je demande à Jesse. Je m'ennuie tellement que c'est pas grave s'il se fâche après moi d'avoir parlé. On va pas à Hollywood, il fait. Je veux voir Daniel Boone et Mingo, je lui dis. Ça fait cent ans que Daniel Boone est mort, répond Jesse. À la télé c'est un acteur qui fait semblant d'être lui. Je sais bien, je dis. Non tu sais pas, répond Jesse. Tu crois que c'est le vrai.

Jesse dit qu'il peut y avoir qu'un seul chef, et c'est lui. Qu'il décide les règles et que je dois obéir. Comme un chien. Vu qu'il est si malin, comment ça se fait qu'il sait pas ça : si on donne des coups de pied à un chien, il va finir par se retourner pour mordre ?

On tourne sur une piste en terre cabossée. Je me cramponne pour pas me cogner la tête. Jesse s'enfonce encore plus dans le noir et il s'arrête et il éteint le moteur. Une lune de rien du tout argente les rochers des collines le sable et les arbres qui ressemblent à des méchants qui se rendent. Jesse ouvre sa portière et descend. Un coyote jappe pas loin. Abby a les oreilles en arrière et sa queue bat dans tous les sens. Elle botterait bien le cul à un coyote.

Qu'est-ce que t'attends ? dit Jesse. Sors ton gros cul de là.

Je ferais n'importe quoi pour pas creuser avec la pelle. Ça m'est arrivé de faire comme si j'étais malade. Que j'avais la jambe amochée. Mais bon, Jesse a pas l'air d'humeur pour ce genre de conneries ce soir. Je descends et on se

retrouve devant le coffre. Miss Candy est là-dedans avec un drap comme linceul. Jesse me file une pelle.

On marche un peu plus loin et on se met à creuser. Six pieds c'est chrétien mais nous on va jamais aussi profond. Y a pas de prêtre qui nous regarde. Faut enterrer vos corps ou alors les brûler. Les faire disparaître. C'est la règle pour tous les vagabonds : effacer vos traces. Sinon les gens feront vite le rapprochement et ce serait notre mort à tous. C'est ce qui est arrivé en Europe dans le temps, m'a raconté Jesse. Les vagabonds de là-bas faisaient plus attention et les gens ont pigé, alors ils leur ont couru après et les ont presque tous tués ou bien chassés ailleurs. C'est là que les premiers sont arrivés ici aux États-Unis d'Amérique.

Je lui dis que mon vœu c'est qu'on soit riches, comme ça on engagerait un gars pour creuser à notre place. Jesse me dit de faire un vœu dans une main et de me chier dans l'autre, pour voir laquelle se remplit en premier. Ou bien on pourrait muer une personne et la faire creuser *elle*, je dis. On va muer personne, répond Jesse. On est déjà trop nombreux comme ça. Je lui demande quand il va m'emmener à Disneyland comme il a promis. Pourquoi ? il fait. Tu veux rendre visite à Mickey ? Lui aussi, tu crois qu'il existe pour de vrai ? Mickey est un dessin animé, je réponds, et les dessins animés ça existe pas pour de vrai. Si t'es pas capable de parler et de creuser en même temps arrête de parler, dit Jesse.

Une fois qu'on a posé miss Candy dans sa tombe, je récite une prière pour elle. Jesse me dit d'accélérer le mouvement parce qu'il faut qu'on vole une autre bagnole avant de reprendre la route. Cinq sur cinq, vieux, je dis, je vais écraser le champignon. Je sais qu'il me laissera pas conduire ce soir alors je demande pas.

3

24 juin 1976, Portland, Oregon

Café et donuts au petit déjeuner. Je suis passé prendre de nouveaux agrandissements des photos de Benny pour remplacer ceux que la pluie avait abîmés, et j'ai trouvé un endroit où les faire plastifier. Le gérant de la boutique m'a recommandé une imprimerie qui pourrait tirer d'autres copies de l'affichette.

Le type de l'imprimerie a regardé l'affichette puis m'a regardé, moi.

« C'était qui ce garçon, pour vous, celui qui s'est fait assassiner ?

– C'était mon fils », ai-je répondu.

Ses yeux ont vacillé comme des bougies qui vont s'éteindre.

« Moi aussi j'ai perdu un fils », a-t-il déclaré. Il a montré d'un geste une photo accrochée au mur, un gamin en uniforme de scout, faisant le signe de la paix.

« Au Vietnam, a ajouté le type. Il avait dix-huit ans. »

Tant de chagrin. Tant de gens endeuillés. Partout, des âmes courbées sous le poids du fardeau.

« Je suis vraiment désolé, ai-je dit.

– Et moi j'espère que vous trouverez celui qui a tué votre fils », a répondu le type. Il n'a pas voulu que je paie pour les affichettes.

Je suis remonté dans l'Econoline et j'ai roulé jusqu'à un parc sur les rives de la Willamette, où j'ai mangé une boîte de pâté de jambon et un sachet de crackers Ritz en guise de déjeuner. Le soleil scintillait à la surface de l'eau et le mont Hood flottait sur un tapis de brume. Une bande de hippies étaient vautrés sur un bout de pelouse, pas loin, des jeunes Blancs barbus aux cheveux longs, des Blanches avec des jupes à imprimé indien et des bandeaux dans les cheveux. L'un d'eux avait une guitare, un autre jouait au Frisbee. Deux ou trois filles se sont levées pour danser. Un gros chien jaune s'est joint à elles, aboyant comme un dingue. L'une des filles a pris l'animal par les pattes de devant et l'a fait valser avec elle.

Je me suis approché avec une pile d'affichettes et je les ai distribuées, en leur demandant si quelqu'un avait vu Benny.

« C'est marqué qu'il a été tué à L.A., a fait remarquer un jeune. Vous devriez pas chercher là-bas ?

– Il traînait aussi pas mal par ici », ai-je répondu. J'ai encore la carte postale qu'il avait envoyée, celle avec la rivière et la montagne dessus et, au dos, *Tout va bien, t'inquiète pas*. Comme toutes les autres, elle n'était adressée qu'à toi, sa mère.

« Je parie que les flics se tournent les pouces, a dit le jeune. Je parie qu'ils en ont rien à foutre de la mort d'un jeune Noir. »

Qu'est-ce tu sais de ces choses-là, putain ? aurais-je voulu répondre, mais j'ai appris à garder ça pour moi. « Il y a le numéro d'un service de répondeur, là, ai-je dit. J'offre une récompense pour toute information.

– L'argent fait tourner le monde », a répondu le jeune. Il a donné une petite tape avec le Frisbee à l'un de ses camarades et lui a dit de filer à l'autre bout du terrain pour recevoir sa passe, comme au football américain. Même avec les cheveux, les perles et la barbe, il rêvait d'être un *quarterback*, héros du peuple américain. L'autre a sprinté dans l'herbe. Le *quarterback* a fait voguer le Frisbee jusqu'à lui et a poussé des cris de joie en frappant dans ses mains quand son camarade a plongé pour le rattraper. Les filles se sont remises à danser avec le chien.

J'ai passé le reste de l'après-midi dans le parc. J'ai essuyé à l'aide d'un chiffon le flanc de la camionnette et, avec du cirage, j'ai réécrit le message : *FILS ASSASSINÉ, TOUTE INFO EST UTILE, RÉCOMPENSE.* J'ai scotché les photos de Benny et l'affiche que j'ai fait imprimer avec tout ce que je sais au sujet de sa mort. L'Econoline était garée juste au bord d'un sentier, et tous ceux qui l'empruntaient, cyclistes, joggeurs, promeneurs de chiens, la verraient.

Je me suis allongé sur mon lit de camp à l'arrière de la camionnette et j'ai épluché la presse locale. Un alcoolique hébergé dans une pension de famille avait disparu. J'ai découpé l'article et l'ai collé dans mon album. Le cadavre d'une jeune femme avait été repêché dans la rivière, trop décomposé pour pouvoir déterminer les causes de sa mort. J'ai gardé celui-là aussi.

Puis je suis tombé sur l'histoire d'une petite fille assassinée un mois plus tôt. Suzy Byrd, dix ans, avait quitté sa maison pour se rendre à pied à l'école. On a retrouvé son corps une semaine plus tard dans une casse. On lui avait tranché la gorge. James et Molly, ses inconsolables parents, imploraient la population de les aider à retrouver l'assassin. Toute personne sachant quoi que ce soit sur ce crime était invitée à appeler la ligne de signalement mise en place par la police.

Une atrocité de plus dans mon album. Au bout d'à peine un an, il est presque rempli. Toutes les villes que je traverse ont leur mort ou leur disparition mystérieuse, et je reste persuadé qu'en rassemblant suffisamment de ces articles et en les étudiant de près, ils me mèneront comme une traînée de sang jusqu'à l'assassin de Benny.

J'ai dîné d'un sandwich au beurre de cacahuète et me suis rendu au Memorial Coliseum, où il y avait un concert de rock. Je me suis garé devant la salle, mais un flic m'a dit de dégager, que je bloquais l'accès réservé aux pompiers. J'ai trouvé une place libre et suis revenu à pied pour distribuer les affichettes aux jeunes à la fin du spectacle.

Un troupeau indiscipliné, des Blancs pour l'essentiel, presque tous défoncés. La plupart d'entre eux ont laissé tomber l'affichette sans même y jeter un coup d'œil, et ceux qui ont pris le temps de la lire n'avaient rien à m'apprendre. Une fille s'est mise à pleurer, elle m'a pris dans ses bras et ne voulait plus me lâcher. Elle n'arrêtait pas de gémir : « C'est tellement triste. » Son petit copain a fini par l'emmener de force en me disant : « Désolé, *man*. Elle est en plein trip. » Un autre jeune a déliré sur les sectes sataniques. Lui aussi avait pris un truc. Ses yeux roulaient dans tous les sens, il s'agitait comme un cheval assailli par les taons.

« Tu savais que Satan était un ange ? m'a-t-il demandé. Un ange déchu. Tu piges ? »

Quand la foule a fini par se disperser, j'ai roulé jusqu'à un quartier calme, garé la camionnette, et me suis glissé sur mon lit. J'écris ces mots à la lueur de ma lampe de poche après 373 jours d'errance, avec le sentiment d'être plus éloigné que jamais de la vérité. J'ignore si tu les liras un jour, mais ça me fait du bien de prendre des notes, ça m'aide à organiser mes pensées, à me rappeler où je suis

allé, et j'ai quelqu'un à qui parler. Bonne nuit, Wanda. Tu me manques. Bonne nuit, Benny. Toi aussi, tu me manques.

CITATION DU JOUR : « Je suis l'homme qui a vu la misère sous la verge de Sa fureur. Il m'a conduit, et m'a mené dans les ténèbres, et non dans la lumière. »

Lamentations, 3:1-2

25 juin 1976, Weed, Californie

Un café, c'est tout ce que j'ai pu avaler ce matin. J'avais l'estomac aussi serré qu'un poing. Après avoir appelé le service de répondeur depuis un téléphone public à la bibliothèque, pour voir si quelqu'un avait réagi aux affichettes d'hier, j'ai composé le numéro de la ligne de signalement indiqué dans l'article sur la fillette assassinée. Le flic qui a décroché s'est montré suspicieux quand j'ai dit que je voulais parler aux parents de la petite.

« Disposez-vous d'informations sur ce crime ? a-t-il interrogé.

– Pas spécifiquement, ai-je répondu.

– Ce qui est censé vouloir dire… ?

– Je mène une enquête.

– Sur quoi ?

– C'est confidentiel.

– Confidentiel ? a répété le flic. Vous êtes de la police ?

– Il s'agit d'une enquête indépendante.

– C'est quoi, votre nom ?

– Ça, je le dirai aux parents.

– Vous ne parlerez pas aux parents si vous ne me donnez pas votre nom et si vous ne me dites pas d'où vous appelez », a répliqué le flic.

J'ai raccroché et suis ressorti aussitôt de la bibliothèque, au cas où ils traceraient les appels. Après ce qui est arrivé la dernière fois, je devrais quand même savoir que passer par les canaux officiels n'est pas une bonne idée. Tu te souviens, à Seattle, quand j'ai voulu contacter la famille d'une personne qui avait été assassinée de la même manière que Benny. C'était un adolescent et, bêtement, j'ai accepté de rencontrer sa mère au commissariat de police après avoir appelé la ligne de signalement. Quand je me suis pointé, les flics m'ont arrêté et m'ont interrogé pendant quarante-huit heures avant de m'escorter jusqu'aux limites de la ville. Je n'ai jamais pu m'entretenir avec la mère, mais j'ai appris plus tard dans la presse que le père avait fini par avouer le meurtre.

Cette fois, j'ai roulé jusqu'à un autre téléphone public, dans une station-service à l'autre bout de la ville, et j'ai cherché dans l'annuaire qui était pendu sous le combiné. J'ai vite trouvé l'adresse de Mr et Mrs James Byrd. Plutôt que d'appeler, j'allais leur rendre visite en personne.

Je suis passé devant la maison sans ralentir, pour voir s'il y avait des policiers. Le petit bungalow en bois semblait sur le point d'être assailli par les grands arbres couverts de lierre qui l'encerclaient. On ne l'avait pas repeint depuis Dieu sait combien de temps, et le jardin était jonché d'épaves – une machine à laver toute rouillée, une aile de voiture cabossée, des caisses à lait remplie de cannettes de bière vides. L'endroit se fondait parfaitement dans le quartier, un ghetto de miséreux blancs dont les maisons avaient connu des jours et des occupants plus glorieux. Même par cette paisible matinée ensoleillée, cette rue respirait la mélancolie et les regrets. Après m'être assuré que la voie était libre, je me suis garé au coin de la rue.

Le vélo d'enfant rose gisant par terre sur la véranda m'a fait monter les larmes aux yeux. Je l'ai ramassé et calé sur sa béquille avant de frapper à la porte. En entendant glisser le verrou, j'ai reculé d'un pas pour laisser de l'espace à la personne qui allait ouvrir. C'était une femme, du moins ce qu'il restait d'une femme dont le cœur avait été arraché et le cerveau broyé par le chagrin. J'aurais pu passer mon doigt à travers elle.

« Oui ? a-t-elle soufflé de la plus douce des voix.

– Désolé de vous déranger, m'dame, mais vous êtes bien la mère de Suzy Byrd ? ai-je demandé.

– C'est bien moi, a répondu la femme. Qui êtes-vous ?

– Je m'appelle Charles Sanders, et je me demandais s'il serait possible de vous parler au sujet de ce qui est arrivé à votre fille.

– Elle a été assassinée.

– Je sais, m'dame. Mon fils a été assassiné lui aussi, de la même manière, il y a deux ans, à Los Angeles. La police a renoncé à chercher l'assassin, mais je travaille dans mon coin en retraçant le parcours de mon fils pendant la dernière année de sa vie pour recueillir des informations et trouver des gens qui pourraient savoir quelque chose. »

Un nuage de confusion a voilé les traits de la femme. « Qu'est-ce qui vous fait croire que *moi*, je pourrais savoir quelque chose ? a-t-elle demandé.

– Non, non. Je me suis mal fait comprendre, excusez-moi. La raison de ma présence ici, c'est que, dans le cadre de mon enquête, je m'entretiens avec les gens dont des êtres chers sont morts dans des circonstances similaires, au cas où il existerait un lien que les policiers n'ont pas vu.

– Quel lien ?

– L'une de mes hypothèses, c'est qu'une même personne aurait pu commettre une bonne partie de ces meurtres. Il

y a pas mal de points communs. J'ai des coupures de presse que je pourrais vous montrer.

– Je ne… Je ne… », a bredouillé la femme. Elle a porté une main tremblante à sa bouche.

« Votre fille a eu la gorge tranchée, n'est-ce pas ? ai-je demandé.

– Quoi ?

– Son corps était vidé de son sang ?

– Oh mon Dieu. Comment pouvez-vous… ? »

Un homme est apparu derrière elle, un grand costaud avec une barbe de trois jours et les yeux rouges.

« Qu'est-ce qui se passe ?

– Il m'a demandé si Suzy s'était vidée de son sang, a répondu la femme.

– Comment vous savez ça ? a interrogé l'homme.

– Comme je le disais à votre femme, il est arrivé la même chose à mon fils. Une petite incision au niveau de la jugulaire. Bien nette. Très précise.

– Arrêtez, a gémi la femme.

– Appelle le sergent Emory », lui a ordonné l'homme en s'avançant sur la véranda. Il a tendu sa main vers moi mais je l'ai repoussée d'une gifle et j'ai redescendu les marches.

« Je suis là pour vous aider », ai-je dit.

Il a continué d'avancer. Je l'ai empoigné par le bras, ai fait volte-face et l'ai fait basculer par-dessus mon épaule comme j'avais appris à le faire à l'armée. Il est retombé lourdement, et ses poumons se sont vidés d'un air qui empestait la bière. J'ai couru jusqu'à l'Econoline, ai sauté au volant et démarré sur les chapeaux de roue.

Supposant que la police allait se mettre à ma recherche, j'ai pris l'Interstate 5 en direction du sud. C'était ma seconde visite à Portland en un an, et je crois qu'il est temps de reconnaître qu'il s'agit d'une impasse. Je ne sais même pas

combien de temps Benny a passé là. Ça pourrait être un mois, ou bien une courte escale dans un trajet en bus qui le menait ailleurs. La carte postale suivante qu'il t'a écrite, après Portland, a été postée à Reno. J'y suis déjà allé *trois* fois, mais je vais y retourner fouiner encore un peu avant de redescendre vers L.A.

Je me suis arrêté dans ce relais routier juste après la frontière de la Californie, j'ai garé la camionnette entre deux grands semi-remorques, pris une douche et dîné d'une escalope de poulet frite. Puis je suis resté assis dans le restaurant à lire le quotidien local, mais je n'ai rien trouvé pour mon album.

Je sais ce que tu penses, baby : il faut que j'améliore mon approche si je veux continuer à parler aux gens qui ont traversé la même épreuve que nous – et, pas de doute, je vais continuer à leur parler, car c'est certainement la clé qui permettra de retrouver l'assassin de Benny. Je me suis laissé emporter par mon désespoir, aujourd'hui, et j'y suis allé trop franco. La prochaine fois, j'aborderai plus doucement le sujet, avec plus de tact. J'ai acheté un livre dans la boutique de la station, un de ces manuels de développement personnel. Ça m'aidera peut-être.

> CITATION DU JOUR : « Commencez toujours par sourire. Un sourire ouvrira plus de portes (et de cœurs) que le plus habile des baratins. »
>
> *Écouter, répondre, gagner : un nouveau chemin vers la réussite*, Dr Christine Pellegrino

4

Les Démons commandent des bières et du whisky : sept Lone Star, sept shots. Le vieil homme derrière le bar verse le Jack d'une main tremblante.

« Il a la trouille ou c'est juste un vieux croulant ? » lance Real Deal à Yuma sur le ton de la plaisanterie.

Yuma entortille autour d'un doigt une mèche de ses longs cheveux roux et sourit au serveur. « C'est un peu mort ici ce soir, hein ? »

Il n'y a qu'un seul client à part les Démons, un autre vieux qui porte une casquette de base-ball à l'effigie des Houston Astros. Il fait tout son possible pour ne pas croiser le regard des sept sauvages en blouson de cuir qui ont fait irruption dans ce relais routier de Nulleparville, chargeant aussitôt l'air d'une électricité mauvaise.

« Yep, répond le serveur. J'allais fermer quand vous avez tous débarqué.

– On te retiendra pas trop longtemps, dit Yuma. Promis. »

Bob 1 et Bob 2 s'apprêtent à disputer une partie de billard, ils font le tirage à la bande. Johnny Kickapoo épluche le juke-box. Antonia et Elijah, les chefs du gang, sont assis de part et d'autre d'une petite table ronde, à l'écart et, en

quelque sorte, au-dessus de tous les autres. Grande et fine, Antonia a des yeux d'un bleu métallique qui ne trahissent rien sauf quand on la connaît, et des cheveux blonds qu'elle garde toujours courts. Elijah est le type le plus grand, le plus baraqué de la bande, mais aussi le plus gracieux. Sous sa barbe noire hirsute se cache le visage d'un roi ou d'un prince sur une toile vieille de cinq cents ans.

Pedro, qui montait la garde dehors, ouvre la porte et passe la tête à l'intérieur. « Il est là », annonce-t-il, puis il se pousse de côté pour laisser entrer l'homme de George Moore. L'homme de George Moore est un cow-boy mexicain coiffé d'un grand chapeau de paille. Tout le monde le suit des yeux jusqu'à la table d'Antonia et Elijah.

« Va falloir venir avec moi », dit-il.

Antonia regarde Elijah, et Elijah regarde Antonia. Ils sont ensemble depuis si longtemps qu'ils n'ont pas besoin de mots pour prendre une décision. Ils se lèvent dans un même mouvement.

« Je compte sur vous pour tenir le fort », lance Antonia tandis qu'Elijah et elle suivent l'homme vers la porte. Johnny glisse une pièce dans le juke-box et poignarde deux ou trois boutons. *Take Me Back to Tulsa* de Bob Wills se met à jouer si fort que tout le monde sursaute.

Dehors sur le parking, Antonia et Elijah enfilent leurs casques, enfourchent leurs Harley et les démarrent d'un coup de kick. Le grondement des moteurs fait trembler le sol et agite jusqu'à l'atmosphère, réveillant la moindre créature ensommeillée à des kilomètres à la ronde. L'éclat du néon ricoche sur les chromes tandis que les Démons quittent le parking et s'engagent sur la route derrière le pick-up du Mexicain. Il fait si noir dans ces régions sauvages entre San Antonio et Laredo, elles sont si désolées, que c'est comme s'ils faisaient la course dans un tunnel obscur.